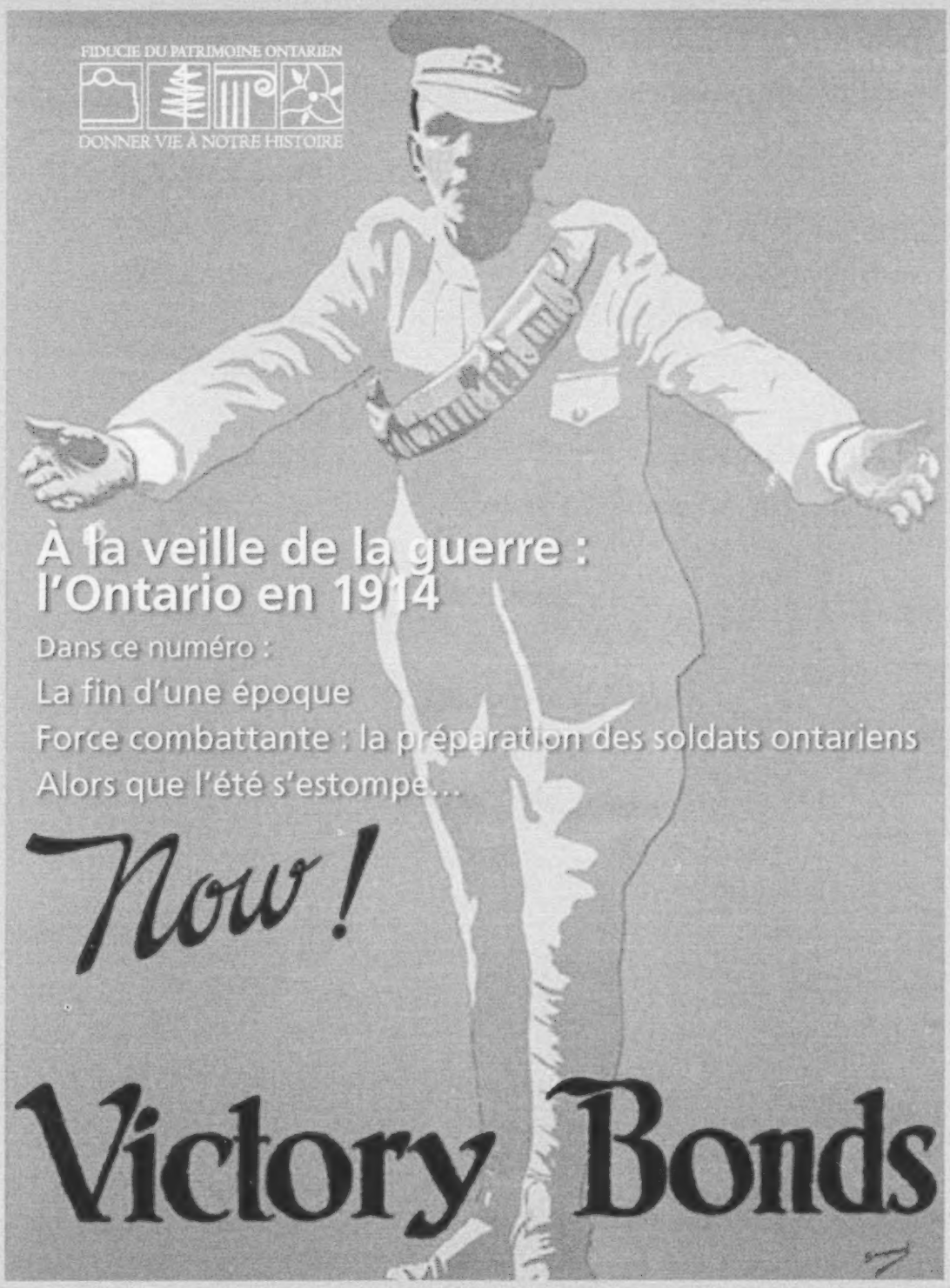
Questions de patrimoine

Une publication de la Fiducie du patrimoine ontarien | Volume 12 Numéro 1 Février 2014



À la veille de la guerre : l'Ontario en 1914

Dans ce numéro :

La fin d'une époque

Force combattante : la préparation des soldats ontariens

Alors que l'été s'estompe...

L'Ontario et la Première Guerre mondiale

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale a marqué le début d'une période de changement rapide et intense à travers le monde. Dans ce numéro de *Questions de patrimoine*, nous entamons une discussion consacrée aux incidences de la guerre sur les Ontariennes et les Ontariens, aussi bien au pays que hors de ses frontières, entre 1914 et 1918. Nous y découvrons la vie de la population ontarienne à la fin de l'ère édouardienne à travers le regard de la famille Ashbridge, de Toronto, tandis que Jonathan Vance se penche sur la composition de la force combattante de la province.

À la veille de la guerre : l'Ontario en 1914 décrit le contexte politique, économique et social en Ontario à notre entrée en guerre. À la faveur de nos échanges avec Mme Laura Brandon, du Musée canadien de la guerre, nous nous intéressons à la manière dont l'art – et l'artiste – militaires ont permis aux personnes restées au pays de se représenter l'expérience de la guerre. Enfin, nous retraçons les événements qui sont intervenus en 1914, de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à l'arrivée des premières troupes ontariennes en Europe.

Dans les mois et les années à venir, nous analyserons et interprèterons différents regards portés sur ces événements afin de mieux comprendre de quelle manière cette période de changement intense a fait entrer l'Ontario de pied ferme dans le XX^{e} siècle et a considérablement influé sur l'identité provinciale de celui-ci ainsi que sur son approche de la vie et de la société modernes. Avec la province pour musée, la Fiducie examinera des sites, des artefacts, des œuvres littéraires, des technologies, des coutumes sociales et des souvenirs. Au fur et à mesure que nous nous remémorerons ces événements marquants sur notre site Web, vous pourrez prendre part au dévoilement de plaques provinciales, d'événements Portes ouvertes Ontario et d'activités organisées à l'occasion de la Semaine du patrimoine. Vous retrouverez cette thématique dans les pages de *Questions de patrimoine* et aurez également la possibilité de participer à des débats et à des expositions. Abonnez-vous à notre page Facebook pour obtenir des renseignements sur ces activités et suivez notre calendrier commémoratif sur Twitter. Que de découvertes fascinantes en perspective!

Beth Hanna
Directrice générale, Fiducie du patrimoine ontarien

Contenu

La fin d'une époque, par Erin Semande 2

Force combattante : la préparation des soldats ontariens, par Jonathan Vance 4

À la veille de la guerre : l'Ontario en 1914, par Wayne Kelly 7

Entretien avec Laura Brandon 11

Alors que l'été s'estompe..., par Sam Wesley 14

Ressources 16

Questions de patrimoine est publié en français et en anglais et son tirage combiné est de 9 200 exemplaires. Des copies numériques sont disponibles sur notre site Web à www.heritagetrust.on.ca.

Tarifs publicitaires :
Couleur
Carte d'affaires – 150 $ plus la TVH
1/4 page – 300 $ plus la TVH
Encarts – Appelez pour connaître nos tarifs exceptionnels.
Pour de plus amples renseignements, s'adresser à la
Fiducie du patrimoine ontarien
10, rue Adelaide Est, Bureau 302
Toronto (Ontario) M5C 1J3
Téléphone : 416 325-5015
Télécopie : 416 314-0744
Courriel : marketing@heritagetrust.on.ca
Site Web : www.heritagetrust.on.ca

© Imprimeur de la Reine pour l'Ontario, 2014
© Fiducie du patrimoine ontarien, 2014
Photos © Fiducie du patrimoine ontarien, 2014, sauf indication contraire.

Édité par la Fiducie du patrimoine ontarien (un organisme relevant du ministère du Tourisme, de la Culture et du Sport de l'Ontario)

Rédactrice en chef : Gordon Pim **Concepteur graphique :** Manuel Oliveira
Comité de rédaction : Beth Hanna, Janet Gates, Sean Fraser, Wayne Kelly, Michael Sawchuck et Alan Wojcik

Cette publication est imprimée sur du papier recyclé avec des encres à base d'huile végétale. Aidez-nous à protéger l'environnement en partageant ou en recyclant cette publication une fois que vous l'aurez lue.

Publication Agreement Number 1738690
SEO ISSN 1201-0766 (Imprimé)
ISSN 1911-4478 (PDF/En ligne)
02/14

Also available in English.

Ontario

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Les vues et opinions exprimées dans cette publication sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement les vues et opinions de la Fiducie du patrimoine ontarien ou du gouvernement de l'Ontario.

Couverture : J.E. Sampson. Collection d'affiches de guerre des Archives publiques de l'Ontario [entre 1914 et 1918]. (Archives publiques de l'Ontario, C 233-2-1-0-296).

Message du président : L'Ontario en 1914

Il y a un siècle de cela, l'Ontario se trouvait à l'aube de la Première Guerre mondiale, conflit planétaire ayant ravagé un continent, altéré le cours de l'histoire mondiale et débouché sur un siècle de bouleversements sans précédent. Les répercussions de ce conflit ont eu et, à vrai dire, continuent d'avoir une grande incidence sur la vie des citoyens aussi bien à l'échelle nationale qu'au sein des collectivités individuelles.

En Ontario, le déclenchement des hostilités marque le début d'une intense période de transformations qui aura des conséquences significatives sur l'identité et les valeurs de la province caractérisée par la croissance la plus rapide et la population la plus importante du Dominion du Canada, qui constitue lui-même la principale colonie de l'Empire britannique. Au crépuscule de l'époque édouardienne, l'état d'esprit qui prédomine dans une large mesure au sein de la province est, en apparence tout du moins, britannique, colonial, conservateur et favorable à la hiérarchie sociale. Nombre de ses habitants ont avant tout des valeurs agraires; ils sont, pour la plupart, attachés à leur collectivité et à leur famille, fiers de leur jeune nation, et extrêmement patriotiques. La population ontarienne considère l'avenir avec optimisme, faisant peut-être preuve d'une certaine naïveté politique et militaire quant à la façon dont le conflit mondial imminent pourrait affecter leur vie. Par ailleurs, la société qui était restée fondamentalement victorienne en surface, commence également à voir germer des sous-courants de résistance face au *statu quo* ressenti.

Il ne serait guère difficile pour nous d'identifier et de comprendre bien des aspects de l'Ontario de 1914. L'industrialisation, l'automatisation et l'urbanisation stimulent l'économie et réorganisent la société. Les avions et les véhicules à moteur se font de plus en plus présents. Le chemin de fer sert de réseau généralisé liant l'ensemble. Au cœur de cet essor et de ce progrès, la pauvreté reste une réalité de tous les instants pour de nombreux citoyens.

D'autres caractéristiques de l'Ontario d'avant-guerre nous sont fort heureusement moins familières aujourd'hui. Les femmes n'ont pas le droit de vote, et la discrimination sexuelle, raciale et religieuse est monnaie courante. Cependant, la tradition britannique du régime parlementaire, du système de « common law » et des libertés civiles est en place.

La Grande Guerre et ses retombées ont catégoriquement transformé l'Ontario. Depuis lors, notre société n'a cessé de changer, souvent radicalement, tandis que sa population, de même que ses valeurs fondamentales, a évolué et s'est diversifiée.

J'espère que vous apprécierez la lecture de ce numéro de *Questions de patrimoine*, qui cherche à décrire et analyser l'Ontario tel qu'il était dans les années ayant mené à la Première Guerre mondiale (1914-1918), et qu'il vous incitera à réfléchir à certains des changements qui ont exercé une influence sur l'identité et le développement de la province au cours des années qui ont suivi la guerre.

Thomas H.B. Symons
C.C., O.Ont, FRSC, LLD, D.Litt., D.U., D.Cn.L., FRGS, KSS

La fin d'une époque

Par Erin Semande

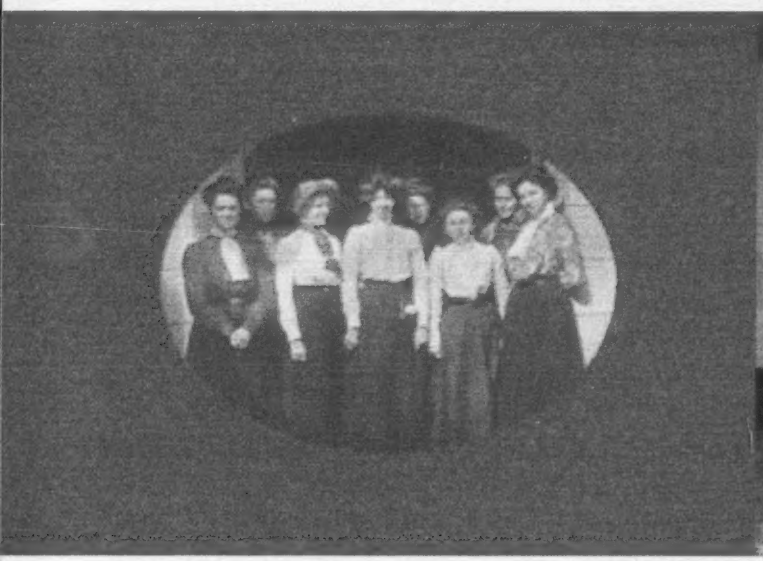
Les années ayant précédé la Grande Guerre sont souvent idéalisées et perçues comme une succession de garden-parties, de promenades dans le parc le dimanche après-midi fréquentées par une société strictement répartie en classes sociales qui met tout de côté à l'heure du thé. C'est la dernière époque à porter le nom d'un monarque britannique, Édouard VII (1901-1910), bien que les sentiments qui la caractérisaient aient perduré bien après la mort de ce dernier, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

Nous semblons en savoir long (ou plutôt penser en savoir long) sur la population édouardienne grâce au portrait qui en est dressé par la culture populaire dans *Titanic* ou *Downton Abbey* et par les émissions de téléréalité historiques *Edwardian Farm* et *Manor House*. Mais à quoi ressemblait la vie d'un Ontarien ou d'une Ontarienne ordinaire à l'époque édouardienne? Comment les sentiments et attitudes propres à cette dernière se sont-ils manifestés? Pour répondre à ces questions, nous avons fouillé dans la collection d'archives de la Fiducie pour y trouver les dossiers personnels détaillés d'une famille torontoise appartenant à la classe moyenne de l'époque.

La Fiducie possède et gère le domaine Ashbridge, à Toronto, et a la chance de disposer d'une importante collection d'archives associée à la famille. La famille Ashbridge a vécu dans la région de Toronto dès la fin du XVIIIe siècle, mais une grande partie de la collection illustre la vie de ses membres précisément durant cette période ayant précédé la Première Guerre mondiale.

La cour de Wellington Ashbridge (1869-1943) auprès de sa future épouse Mabel Davis (1879-1952) est dépeinte dans une série de lettres révélatrices. Le couple fait connaissance à la Queen Street Methodist Church, à proximité de leurs demeures des quartiers Est. Ils s'écrivent alors que Wellington travaille comme ingénieur civil à Edmonton, de 1902 à 1903. Ces lettres de séduction mettent en lumière le tempérament réservé et désuet qui règne alors. Ils ne commencent à s'adresser l'un à l'autre par leur prénom qu'après des mois de correspondance et des fiançailles officielles. Si les lettres témoignent de l'amour et de l'affection qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, elles donnent également un aperçu fascinant de la vie au sein de la classe moyenne à l'époque édouardienne.

Pour une jeune femme, Mabel a de nombreuses responsabilités. Avant son mariage avec Wellington, elle travaille de longues heures dans les bureaux de la Toronto Railway Company au poste de « commis à la caisse n° 3 », prenant souvent le tramway de son domicile de banlieue pour aller travailler, et se liant d'amitié avec ses



Mlle Mable Davis (à l'extrême droite) avec ses collègues au bureau de la Toronto Railway Company, en 1903.

Photographie prise par Wellington Ashbridge lors d'une pièce de théâtre amateur, « The Happiest Land », à la Queen Street East Methodist Church (1902).

collègues du même sexe. Elle aide à prendre soin de sa mère, dont la santé mentale est fragile. Les lettres expriment les tourments qu'elle endure pour prendre la décision d'envoyer sa mère dans un asile, qui est alors la seule alternative (à la garde familiale).

Sa mère souffrante, Mabel s'occupe du ménage et prend souvent du retard dans les corvées; elle souligne à maintes reprises qu'elle est épuisée. Elle en vient à régler son réveil à 3 h 30 pour finir la lessive de la veille avant de partir au travail.

Mabel apprécie les activités récréatives typiques, comme jouer de l'orgue, aller à la messe et assister aux événements mondains, fabriquer des chapeaux, se promener, rouler dans la nouvelle « décapotable », s'asseoir sous la véranda avec des amis, aller au théâtre et, bien entendu, « prendre » le thé, activité édouardienne parmi les plus stéréotypées.

Après leur mariage, Mable et Wellington déménagent dans l'Ouest, où naissent leurs deux filles : Dorothy en 1905, et Winifred dite « Betty » en 1907. En 1913, Wellington retourne à Toronto avec sa jeune famille pour superviser le lotissement et la vente des propriétés foncières de la famille Ashbridge aux fins d'aménagement de la banlieue. C'est un épisode typique de cette période d'urbanisation galopante.

Dorothy et Betty n'ont laissé que peu de témoignages directs datant d'avant la guerre. Cependant, les livres de comptes détaillés de Mabel permettent de recueillir des renseignements sur leur enfance. Elles jouissaient d'aises auxquelles peu d'enfants avaient alors accès, telles que des nouvelles robes, des manteaux, des livres et des leçons de musique. Nous savons également qu'elles s'adonnaient à des activités populaires auprès des enfants de l'époque, notamment l'échange de cartes de Saint-Valentin, usage qui s'est démocratisé à la fin de l'ère victorienne.

La famille Ashbridge se souvient et rend compte des années d'avant-guerre avec tendresse, la plupart de ses membres les ayant vécues durant leur jeunesse. Dans une lettre à Wellington, Mabel partage le poème suivant, présenté lors d'un concours :

> *(Il n'est pas donné à l'homme de connaître l'avenir*
> *Ou cette course qu'est la vie ne serait que confusion,*
> *Mais c'est petit à petit, en travaillant dur sans faillir*
> *Qu'au faîte même de la grâce s'achèvera son ascension)* *[Traduction libre]*

Ces lignes véhiculent clairement un sentiment d'optimisme, de progrès et de piété que nous pourrions qualifier de typique de l'époque. Pourtant, comme l'histoire allait le prouver, l'espoir exprimé par Mabel, indubitablement partagé par de nombreux membres de la société, ne tarderait pas à être mis à rude épreuve par les horreurs de la guerre moderne.

Erin Semande est recherchiste au sein de la Fiducie du patrimoine ontarien. Toutes les images sont reproduites avec l'aimable autorisation de la collection Ashbridge de la Fiducie.

Carte de la Saint-Valentin envoyée à Dorothy Ashbridge en 1914 par son amie Norma.

Force combattante : la préparation des soldats ontariens

Par Jonathan F. Vance

Un groupe de miliciens décontractés au camp Petawawa en juin 1914.

Les Canadiens forment un peuple non militaire : voilà une idée qui s'élève pratiquement au rang de lieu commun. Pourtant, un examen rétrospectif de l'Ontario à l'été 1914 pourrait susciter une tout autre impression.

Dans toute la province, des unités de la milice canadienne interviennent dans l'entraînement annuel habituel. Dans les manèges militaires des villes (dont beaucoup sont tout neufs – fruit de la campagne de construction du gouvernement fédéral à l'époque édouardienne), des soldats à temps partiel prennent part à des exercices d'entraînement, s'exercent à la mousqueterie et se forment à l'hygiène de campagne et au génie militaire. Ces unités portent des noms imposants – Queen's Own Rifles, Governor-General's Foot Guards, Prince of Wales' Own Regiment – et les hommes ont belle allure. Fortunés et influents, leurs officiers disposent des ressources nécessaires pour veiller à ce que les soldats s'acquittent toujours bien de leurs fonctions. Certains commandants vont même jusqu'à emmener leurs unités en Grande-Bretagne pour leur faire effectuer des manœuvres estivales destinées à améliorer leurs performances et pour les exhiber.

En dehors des grandes villes, en revanche, la situation est légèrement différente. Si les unités portent des noms tout aussi majestueux – 25th Brant Dragoons, Simcoe Foresters, St. Clair Borderers –, leurs camps d'entraînement estival sont plus décontractés, comme le montrent des photos d'époque. Les hommes flânent dans des tenues qui marient étrangement vêtements civils et uniformes militaires, ce qui empêche parfois de distinguer les officiers des autres grades. Les soldats défilent et galopent en pleins champs, passant leurs journées à simuler des affrontements entre armées ennemies. Si la presse décrit généralement ces exercices comme des simulacres de combat, un soldat enthousiaste en confessera la vraie nature : c'était la « pagaille ». Pour de nombreux jeunes hommes, le camp de milice n'est pas tant un camp d'entraînement pour se préparer à une guerre à venir qu'une occasion de se détendre, de se divertir et d'échapper aux pénibles travaux de la ferme familiale.

Lorsque la guerre éclate au début du mois d'août 1914, les villes sont les premières à réagir – d'après les historiens en tout cas. Le 29 juillet, quelques unités de milice avaient été mises en activité

Ce groupe affiche une allure considérablement plus martiale. Ces soldats à la tenue très soignée appartiennent à l'unité torontoise Queen's Own Rifles, en poste en Angleterre avant le début de la Première Guerre mondiale.

pour faire le guet au niveau de docks, d'intersections ferroviaires et d'autres sites stratégiques. Suite à la déclaration de guerre quelques jours plus tard, les manèges militaires urbains entrent en effervescence au fur et à mesure que les travailleurs citadins – dont beaucoup sont nés en Grande-Bretagne et ont de l'expérience militaire – répondent à l'appel. À la campagne, la ferveur patriotique ne s'empare pas autant des hommes, dont l'attention est accaparée par des questions pragmatiques rurales, à l'image de la récolte toute proche.

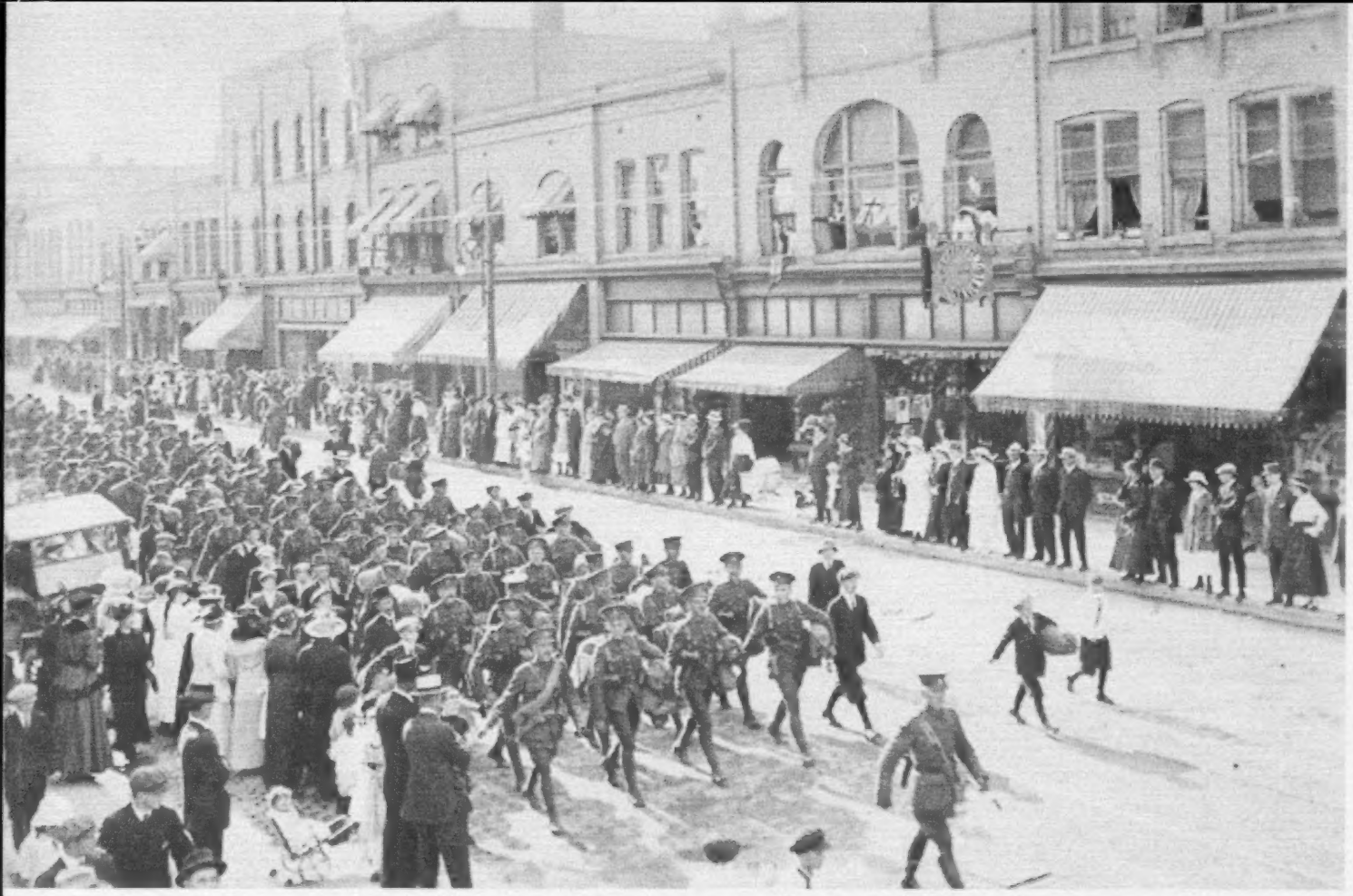
S'il est vrai que la majeure partie des premiers volontaires étaient britanniques de naissance, la réalité du Canada rural était quelque peu différente : ce n'est pas que les hommes y aient été plus lents à répondre à l'appel aux armes, c'est qu'il leur était plus difficile d'y répondre. Le premier appel est en effet lancé à l'ensemble des unités de milice du pays, mais seules celles en poste dans les villes reçoivent l'ordre d'accepter des volontaires et de les envoyer au camp de rassemblement de Valcartier, au Québec. Ce n'est que deux semaines plus tard que les régiments ruraux reçoivent l'autorisation de commencer à y envoyer des soldats. Les unités du premier contingent sont alors en grande partie remplies et la plupart des volontaires des campagnes n'ont d'autre choix que d'attendre le deuxième contingent.

Par ailleurs, ces premiers volontaires n'étaient pas non plus les soldats expérimentés que certains prétendaient être. Lorsqu'ils se présentaient à l'enrôlement, les hommes devaient indiquer s'ils servaient dans la milice ou s'ils disposaient d'une expérience militaire préalable. Il convient toutefois d'interpréter leurs réponses avec circonspection.

Avant de pouvoir être affectés à une unité outre-mer, les volontaires désireux de s'engager dans le Corps expéditionnaire canadien (CEC) devaient bien souvent rejoindre le régiment de milice chargé du recrutement, ce sur quoi ils s'appuyaient pour affirmer avoir de l'expérience dans la milice, même si celle-ci se réduisait aux quelques minutes nécessaires au remplissage d'un formulaire avant de passer au deuxième. On ne peut pas non plus prendre pour argent comptant les déclarations d'expérience préalable dans l'armée, puisqu'aucune preuve n'était requise. Il est possible que des volontaires aient indiqué avoir servi dans l'armée territoriale britannique, sachant pertinemment que personne n'essaierait de vérifier leurs dires. Et la difficulté était encore supérieure en ce qui a trait aux déclarations de service dans des armées étrangères. Le 3e Bataillon, levé à Toronto au début de la guerre, comptait des volontaires qui prétendaient avoir combattu pendant la guerre hispano-américaine, avoir servi dans les armées grecque et russe, ou encore avoir fait partie de la milice de Guyane britannique. Évaluer la véracité de ces déclarations – déjà à l'époque et, à plus juste titre, un siècle plus tard – est impossible.

Quoi qu'il en soit, la réponse de l'Ontario à l'appel des hommes n'en reste pas moins spectaculaire. Avant la guerre, un plan de mobilisation avait déterminé la quote-part de la province à tout contingent affecté outre-mer. En août 1914, l'Ontario dépassait déjà cette quote-part d'environ 30 pour cent.

Les trois zones divisionnaires de l'Ontario ont fourni presque 10 000 hommes et officiers au premier contingent,



Les habitants de St. Thomas rassemblés pour saluer un groupe de volontaires en partance pour le front de l'Ouest.

qui en comprenait 26 000, et c'est sans compter les centaines d'enrôlements ontariens comptabilisés dans des districts du Manitoba et du Québec.

Ce chiffre ne tient pas non plus compte de nombreux autres volontaires ayant répondu rapidement à l'appel. L'Ontario était le lieu de résidence de milliers de réservistes de l'armée britannique (sans parler des armées française, italienne, russe, et même allemande et austro-hongroise), ces soldats qui étaient arrivés au bout de leurs conditions de service ordinaire mais pouvaient être rappelés par leurs unités en cas d'hostilités. À la fin de l'été 1914, les journaux ontariens étaient remplis de chroniques consacrées à des immigrants récents qui retournaient en Grande-Bretagne pour rejoindre leur régiment. Des unités ad hoc, telles que la Welland Canal Force et la St. Lawrence Patrol, acceptaient des volontaires afin de protéger les intérêts vitaux. Plus tard, les hommes pouvaient rejoindre la Railway Service Guard afin de travailler sur les trains de soldats. Les régiments de milice continuaient également d'accepter des volontaires qui, vers la fin de la guerre, seraient transférés en masse au CEC. Pourtant, en 1914, ils ne figuraient dans aucune des statistiques habituelles.

En l'espace de quelques jours, en ce mois d'août 1914, l'Ontario connaît un changement radical. Les rues n'ont peut-être rien de différent – les affiches de recrutement aux couleurs vives, les publicités pour l'emprunt de la Victoire, les drapeaux de service accrochés dans les vitrines des commerces, les brassards noirs et les voiles de deuil n'apparaîtront que plus tard – mais la population est envahie du sentiment manifeste que la vie a pris un tournant irréversible.

Et il est au moins un foyer ontarien déjà endeuillé. Stanley Wilson, natif de Toronto, servait dans la Marine royale britannique depuis plus d'une décennie lorsque la guerre éclate. Son navire, HMS Amphion, était actif depuis le premier jour. Le 6 août, pourtant, alors qu'il retourne vers sa base, à Harwich, Amphion se heurte à deux mines et sombre en l'espace d'un quart d'heure, emportant Stanley Wilson et une centaine d'autres marins. Au cours des quatre années suivantes, des milliers d'autres foyers ontariens allaient être pareillement meurtris; personne n'échapperait au deuil.

Jonathan F. Vance est professeur éminent et titulaire de la chaire J.B. Smallman du département d'histoire de l'Université Western Ontario.

Toutes les photos sont reproduites avec l'aimable autorisation de l'archive Ley and Lois Smith Archive of War and Popular Culture du département d'histoire de l'Université Western Ontario.

À la veille de la guerre : l'Ontario en 1914

Par Wayne Kelly

À quoi ressemblait la vie des Ontariennes et des Ontariens au cours des années qui ont précédé la Première Guerre mondiale? Comment vivait-on avant cette guerre qui a vu des hommes quitter familles et amis pour combattre outre-mer – et, pour beaucoup d'entre eux, ne jamais en revenir, ou alors profondément changés? Avant cette guerre qui a fait des femmes des personnes à part entière tout en privant pourtant de nombreux immigrants de leurs droits de la personne les plus fondamentaux? Avant cette guerre qui a défini une génération et a contribué au façonnement de l'esprit national canadien naissant?

En 1914, l'Ontario est une puissance économique et un moteur politique du Canada. Sa géographie physique se découpe entre l'« ancien » et le « nouveau » – l'ancien Ontario faisant référence aux régions colonisées au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècle, principalement situées dans le Centre-Sud de la province, et le Nouvel-Ontario correspondant aux régions du Nord récemment rattachées à la province (en 1912) et/ou ouvertes à la colonisation à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle grâce à la construction de lignes ferroviaires, à la navigation et à la concession de lots de colonisation. Cette expansion donne ainsi naissance à un réseau de communication et d'activité commerciale reliant l'« ancien » et le « nouveau ».

L'immigration en Ontario s'est produite par vagues venues de Grande-Bretagne, des États-Unis, d'Europe et d'ailleurs. Des communautés d'Italiens et d'autres immigrants non britanniques vivent à Toronto, les Allemands à Berlin (qui sera rebaptisée Kitchener pendant la guerre), les Français et les Scandinaves au Nord, tandis que les Autochtones vivent pour la plupart dans des réserves. Pourtant, d'un point de vue culturel, l'Ontario d'avant-guerre est principalement britannique, 75 pour cent de la population se considérant d'origine britannique. Il est intéressant de noter que 75 pour cent de ces personnes sont, en réalité, nées au Canada.

Le premier ministre conservateur de l'époque, James Pliny Whitney, quoique généralement connu pour ses politiques d'avant-garde, n'est pas aussi progressiste en matière de tolérance linguistique et religieuse. Il déclare l'Ontario « province anglophone », marginalisant par là même les Ontariennes et les Ontariens francophones. En raison des conditions de scolarisation dans la vallée de l'Outaouais et dans le Nord-Est de l'Ontario, Whitney introduit le Règlement 17 en 1912, qui limite l'enseignement du français dans les établissements scolaires. La montée des protestations force le gouvernement à modérer sa politique et, en 1927, les écoles bilingues sont officiellement reconnues.

Les valeurs rurales constituaient un facteur important dans les élections provinciales de 1914. Batteuse avec moteur à vapeur [v. 1914] (Archives publiques de l'Ontario, C 224-0-0-34).

Élu en 1905, après toute une génération de gouvernements libéraux, Whitney renforce la position conservatrice chez les électeurs urbains en mettant en place un financement destiné à l'Université de Toronto, libérant ainsi cette dernière du contrôle direct du gouvernement. Il instaure aussi la Workmen's Compensation Act en 1914, pour que les accidentés du travail bénéficient d'une indemnisation automatique du gouvernement. Après Whitney, qui décède en 1914, William Hearst occupe les fonctions de premier ministre pendant cinq ans avant d'être renversé par les United Farmers of Ontario.

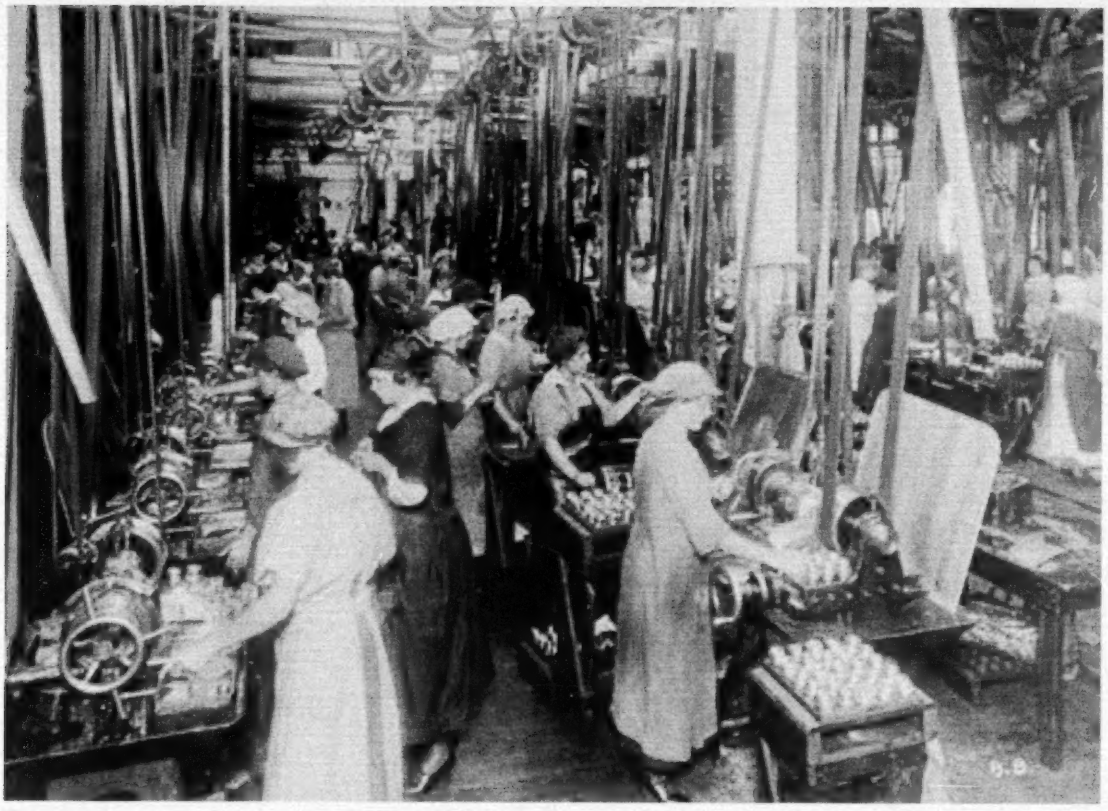
Pendant cette période d'avant-guerre, le contrôle des services publics constitue un enjeu politique et économique majeur en Ontario. Whitney œuvre pour évincer les municipalités du contrôle des installations de gaz, d'eau ainsi que d'électricité et d'éclairage, et pour placer ce contrôle entre les mains de la province, en créant pour cela Ontario Hydro en 1908. Sa démarche vise à assurer à l'Ontario une fourniture énergétique bon marché étatisée qui, pour sa part, constituera une possibilité de croissance pour les affaires et l'industrie de la province.

Le changement technologique stimule l'investissement de capitaux au Canada, propulsant ainsi l'économie ontarienne vers de nouveaux sommets et une plus grande diversification. Toutefois, le développement de projets hydroélectriques privés dans le Nord suite à la signature du Traité Neuf en 1905-1906 n'est pas sans violer les droits des peuples autochtones.

L'essor de l'économie ontarienne avant la Première Guerre mondiale entraîne la croissance des industries agricole, forestière et de première transformation, donnant ainsi naissance à de nouvelles industries du secteur minier et de la seconde transformation, comme celles du fer et de l'acier. En 1911, ces nouvelles industries emploient dans les villes de la province un plus grand nombre de travailleurs que n'importe quel autre secteur. La croissance attire population et capitaux, et l'immigration au Canada augmente, en particulier en Ontario. La production manufacturière grimpe également, ce qui conduit les travailleurs des zones rurales à migrer vers les villes pour y trouver du travail. En 1914, la plupart des Ontariennes et des Ontariens vivent à la ville et occupent des emplois du secteur manufacturier plutôt que du secteur agricole ou primaire.

En 1913, l'Ontario connaît une sévère dépression qui vient interrompre cette période de prospérité, mais la guerre outre-mer permet une amorce rapide de reprise. Entre 1916 et 1918, le Canada génère plus d'un milliard de dollars en contrats de fabrication de matériel de guerre, l'Ontario en représentant 60 pour cent à lui seul. La production industrielle se concentre à Toronto et dans le Centre-Sud de la province, qui attirent des migrants des régions environnantes venant travailler dans ces industries. La croissance de l'économie entraîne aussi l'augmentation du nombre d'avocats, de cadres moyens et de commis. Le gouvernement étend sa portée et devient plus interventionniste, en particulier en matière d'énergie hydroélectrique, comme nous l'avons vu. Le Centre-Sud de l'Ontario devient le plus grand marché de consommation de la province. Les grands magasins voient le jour et les activités de loisirs se développent. Ainsi, si Toronto compte cinq nickelodéons, théâtres de variétés, saloons et dancings en 1900, elle en dénombre 112 en 1915.

L'industrie sidérurgique ontarienne s'est développée rapidement durant les années de pré-guerre. L'usine de Canadian Steel Foundries prise de l'autre côté du canal Welland [entre 1913 et 1918] (Archives publiques de l'Ontario, C 190-4-0-0-7).



Machines à fileter à la fraise, fusée à impact britannique no 101, Russell Motor Car Co. Ltd., Toronto. v. 1917.
Canada. Ministère de la Défense nationale/Bibliothèque et Archives Canada/PA-024638.

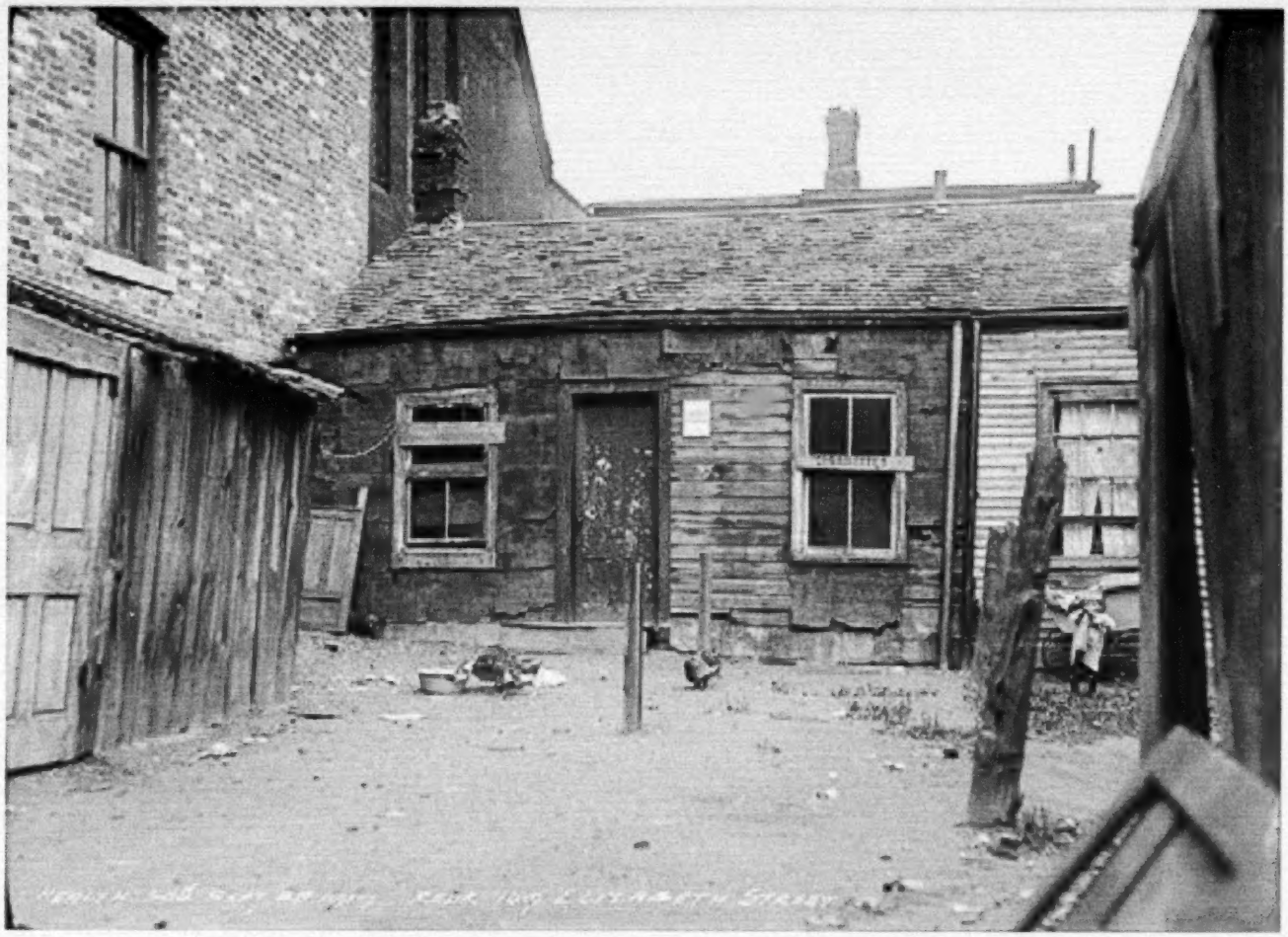
Les femmes sont confrontées à la discrimination sur leur lieu de travail et dans la société, se voyant refuser l'exercice de leur droit de la personne le plus fondamental – le droit de vote. Pour de nombreuses jeunes femmes des campagnes, déménager à la ville bouscule leurs habitudes de la vie rurale et leurs mœurs sociales. À l'époque, on considère que le service domestique est l'emploi qui convient aux jeunes femmes. Ailleurs, les travailleuses sont les dernières engagées et les premières licenciées; elles sont aussi moins rémunérées que leurs homologues masculins.

Les femmes de la province se défendent contre la discrimination et expriment leur identité de plusieurs manières. Le Women's Institute, qui se développera au point de compter 900 filiales en 1919, s'attache surtout à apporter aux femmes un soutien social et communautaire en vue d'améliorer leur vie familiale. Le mouvement pour le droit de vote des femmes s'élargit pour définir et défendre les droits des femmes. Au travail, celles-ci luttent contre les bas salaires, les mauvaises conditions et les longues heures de travail. En 1917, elles se voient enfin accorder le droit de vote, qu'elles pourront exercer pour la première fois en octobre 1919.

Suite à l'essor des syndicats à la fin du XIX^{e} siècle en Ontario, les gouvernements s'attèlent à la définition d'un niveau de vie minimum – en d'autres termes, ils établissent le budget nécessaire à l'entretien d'une famille de cinq personnes dans des conditions dignes et décentes. Toutefois, la plupart des salaires restent en deçà de cette référence. Aux alentours de la guerre, le salaire moyen d'un homme adulte n'atteint pas 75 pour cent du montant recommandé.

À force d'évolutions lentes mais positives au sein de la population active, ce nouveau niveau de vie commence malgré tout à se profiler. Un changement progressif s'opère et l'on passe d'emplois mal payés à des emplois mieux rémunérés. Le nombre d'heures de travail diminue peu à peu lui aussi : de six jours par semaine à raison de dix heures par jour, on passe à neuf heures par jour en semaine et seulement une demi-journée travaillée le samedi. Les entreprises font également montre d'une sensibilité croissante au lien entre l'épuisement des travailleurs, le moral de ces derniers sur le lieu de travail et leur productivité. La guerre incite également à l'amélioration des mesures de sécurité et des conditions offertes sur le lieu de travail, comme l'amélioration de la ventilation et – sous l'effet de la défense et de la réforme des relations ouvrières en temps de guerre – la mise en place de coins-repas, de déjeuners à prix coûtant, de régimes de retraite, et même d'équipes de sport parrainées par les entreprises.

Malheureusement, la santé publique en Ontario progresse peu entre le XIX^{e} siècle et la première décennie du XX^{e} siècle. Les taudis se multiplient et la mortalité infantile atteint 180 décès pour 1 000 naissances vivantes en 1909 – soit le double du taux enregistré à Rochester, ville américaine de l'État de New York de taille comparable (le taux de l'époque est aussi 37 fois supérieur à celui de l'Ontario d'aujourd'hui). Parmi les principales causes à l'origine de ces taux de mortalité infantile épouvantablement élevés figurent les eaux usées. Toronto, pour ne citer qu'elle, déverse encore ses eaux d'égout brutes dans son port et réinjecte de l'eau non traitée dans le



Une maison condamnée au 149, rue Elizabeth, à Toronto (vue arrière), le 28 septembre 1917. Archives de la ville de Toronto (fonds 200, série 372, sous-série 32, pièce 505).

réseau d'aqueduc de la ville. Face à cela, la ville entreprend de filtrer et de chlorer l'eau, et instaure des mesures supplémentaires. En 1910, les égouts de Toronto ne contaminent plus l'eau potable.

À la même époque, d'autres mesures de santé publique ainsi que la médecine préventive font l'objet d'une attention accrue. On s'intéresse tout particulièrement au rapport entre l'assainissement, le lait et la mortalité infantile. Aussi les inspecteurs analysent-ils désormais le lait et jettent tout ce qui s'avère souillé. À partir de 1913, Toronto exige que le lait soit pasteurisé. En conséquence, la mortalité infantile chute considérablement en l'espace de cinq ans. En 1912, Toronto tente également de moderniser son parc de logements en ordonnant la fermeture des taudis et en essayant d'éliminer les latrines extérieures, en dépit du coût élevé des installations de plomberie intérieures – que la plupart des travailleurs ne peuvent pas se permettre.

Malgré ses difficultés, l'Ontario connaît bien une réforme sociale. De nouveaux réformateurs religieux – le mouvement « Social Gospel » – affirment que la pauvreté, les bas salaires, le chômage, les logements surpeuplés et la mauvaise santé publique des villes favorisent des taux de mortalité élevés ainsi que les maladies. Les missions « Social Gospel » entreprennent de proposer des services, qui constitueront par la suite la base du système de bien-être social en Ontario. Par ailleurs, de nouveaux organismes de secours voient le jour, à l'image de la Young Men's and Young Women's Christian Association (Union chrétienne de jeunes gens), pour offrir des activités récréatives sociales aux jeunes, des repas bon marché aux pauvres, et des cours où l'on enseigne les aptitudes à la vie quotidienne et les compétences en milieu de travail. Le mouvement « Social Gospel » œuvre également à l'éradication de l'ivresse publique, à la réduction de la criminalité et, de manière générale, à l'amélioration des conditions sociales des pauvres. Ses membres prônent tour à tour une consommation d'alcool modérée, l'abstinence, puis l'interdiction de l'alcool. À l'approche de la Première Guerre mondiale, la prohibition est un point important du programme de réforme et une question de premier plan dans le contexte des élections provinciales, conduisant à l'adoption de la loi sur la tempérance (Temperance Act) en 1916, au cours du mandat du premier ministre Hearst.

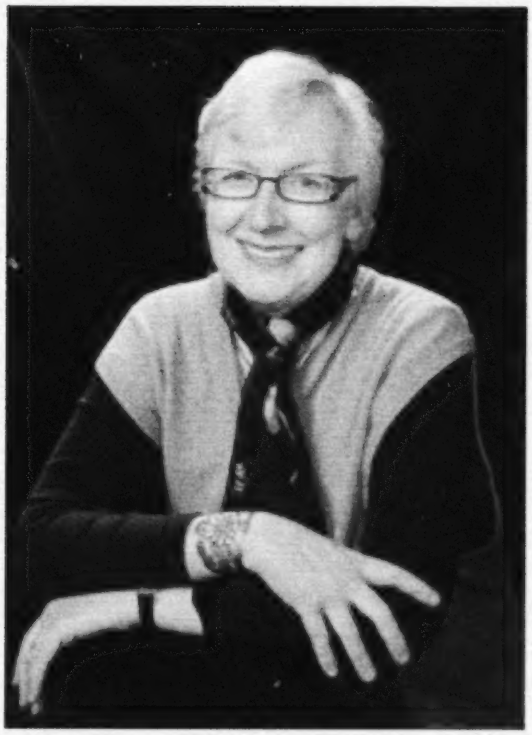
À la veille de la guerre, l'Ontario est une province pleine de confiance et de force. Pour beaucoup, c'est un lieu de résidence qui offre prospérité, stabilité et possibilités. Mais pour d'autres, il n'en est pas de même. Avant la guerre, la province et ses peuples font face à de nombreux défis qu'ils parviennent à relever. Ce sont ces défis qui, d'une certaine manière, définiront de plus en plus la compréhension que les Ontariennes et les Ontariens ont d'eux-mêmes et de leur société. Ce sont aussi ces défis qui poseront les bases sociales de l'expérience ontarienne pendant la guerre imminente et qui prépareront le terrain pour les changements qui s'ensuivront.

Wayne Kelly est chef de la sensibilisation du public et du développement communautaire à la Fiducie.

Entretien avec

Laura Brandon

La Fiducie du patrimoine ontarien a récemment discuté avec Laura Brandon, directrice de la recherche par intérim au Musée canadien de la guerre d'Ottawa, afin d'examiner le rôle de l'art militaire et des peintres de guerre dans le rapport des événements survenus durant la Première Guerre mondiale.



FPO : À quoi ressemblait l'Ontario à l'aube de la Première Guerre mondiale?
LB : La province était divisée en zones urbaines et en zones rurales. Par ailleurs, les trois quarts de la population étaient d'origine britannique. Bien entendu, la diversité ethnique était bien plus grande en Ontario. Mais en termes de gouvernance, les Ontariens étaient des sujets britanniques.

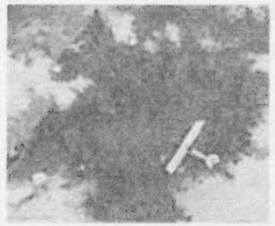
FPO : Quelle était la place de l'Ontario au sein de l'Empire britannique?
LB : L'Ontario était perçu comme une région du Canada. Mais il ne faisait aucun doute que les deux provinces les plus britanniques étaient la Colombie-Britannique et l'Ontario.

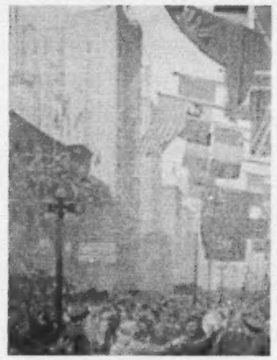
Pour ce qui est de la guerre elle-même, par contre, l'Ontario était très important. C'était le centre industriel de l'effort de guerre canadien, produisant au bas mot un quart des munitions utilisées par les forces britanniques outre-mer. C'était également un centre majeur de financement des efforts de guerre. Des centaines de milliers d'Ontariens se sont enrôlés. Il est difficile de donner des chiffres précis parce que nombre de Canadiens se sont enrôlés en Ontario. Mais le taux d'engagement était énorme.

FPO : Qu'est-ce qui donne un tel pouvoir aux images? Comment la guerre était-elle représentée pour l'Ontarienne ou l'Ontarien ordinaire, sur le front civil et à l'étranger?
LB : Il est toujours difficile de faire la différence entre l'art civique et l'art privé. L'une des choses dont je me suis récemment rendu compte est le nombre remarquablement élevé de personnes qui étaient impliquées dans les arts visuels à l'époque. Cent ans plus tard, les œuvres d'art nous rappellent à quoi le monde ressemblait avant l'ère de la photographie.

La photographie existait, mais n'était pas aussi répandue que de nos jours. Regardez les documents d'enrôlement et vous trouverez des graphistes, des architectes, des sculpteurs, des étudiants en arts, des peintres d'affiches, des peintres d'enseignes et des concepteurs. Si le Corps expéditionnaire canadien (CEC) bénéficiait d'aptitudes visuelles, vous pouvez être sûr que le grand public était lui aussi rompu à la compréhension des événements mondiaux et de leur contexte par des moyens visuels.

Après que la guerre a éclaté, l'art figurait sur les affiches de recrutement (des images fortes de soldats, illustrant le besoin en soldats) ainsi que sur les affiches et prospectus prêchant le besoin de fonds pour soutenir l'effort de guerre. C'étaient ces genres d'images que les Canadiens voyaient dans leurs quotidiens, journaux et revues.





Œuvre d'art, avec l'aimable autorisation du Musée canadien de la guerre.

Le Musée canadien de la guerre d'Ottawa.
(Photo : Harry Foster, Musée canadien de l'histoire)

L'art officiel ou civique était prévu pour être permanent, ce qui n'était pas le cas des affiches et des documents éphémères. L'art commandé dans le cadre de la guerre était destiné à figurer dans une galerie d'art commémorative à Ottawa, où les futurs Canadiens pourraient se renseigner sur la Première Guerre mondiale.

La branche privée des arts visuels était alimentée par les talents de tous ces artistes qui prenaient réellement part à la guerre. Qualifiée d'« art des tranchées » dans son ensemble, cette forme d'art inclut les œuvres d'artistes souvent renommés qui sont également devenus des soldats (p. ex., A.Y. Jackson du Groupe des sept). Mais l'« art des tranchées » englobe aussi les œuvres de personnes dont personne n'avait jamais entendu parler.

Quant à ce qui donne un tel pouvoir aux images, c'est finalement une question de réaction émotionnelle. Les êtres humains ont toujours été sensibles au visuel. La généralisation de la littératie est un phénomène relativement récent, qui remonte à l'époque victorienne, couvrant ainsi les 200 dernières années. Avant cela, les gens apprenaient par le biais du visuel; nous sommes conçus pour appréhender le monde de cette façon. Il n'est guère étonnant que les images, qu'elles figurent sur des affiches ou des cartes postales, dans des revues ou des journaux, qu'il s'agisse de photographies, de peintures ou de sérigraphies, continuent d'avoir énormément d'effet.

FPO : Quel était le rôle précis du peintre de guerre?
LB : À l'évidence, les artistes officiels et les soldats artistes avaient des buts totalement différents. Les artistes officiels réalisaient d'imposantes toiles prévues pour être exposées dans une galerie commémorative qui n'a finalement jamais vu le jour (elle devait être construite à l'emplacement de l'actuel Musée des beaux-arts, à Ottawa). Le but, dans ce cas, était purement historique. L'idée de départ était de disposer d'une quarantaine d'œuvres à grande échelle qui illustreraient le travail du CEC durant toute la Première Guerre mondiale, du début à la fin. Pour voir à quoi cela aurait ressemblé, visitez la salle du Sénat, sur la Colline du Parlement d'Ottawa, dans laquelle huit de ces énormes toiles sont accrochées depuis 1921.

En revanche, l'art privé avait une fonction entièrement différente. C'était le genre d'œuvres qui pouvaient être envoyées chez soi, et qui l'étaient d'ailleurs. Elles concernaient plus l'expérience de guerre au niveau personnel. Jusqu'à récemment, ces œuvres d'art avaient en majorité disparu dans les archives, parce qu'elles ne sont pas imposantes ou impressionnantes, et ne sont pas signées par des artistes célèbres.

Pourtant, la plupart d'entre elles sont vraiment source d'émotions, saisissant par exemple la réaction d'un soldat face à un instant de beauté vécu en plein cœur de la guerre. C'est là, à mon sens, que réside l'importance de l'art privé : il offre un autre regard sur la guerre, qui permet ces moments privés de joie, de plaisir ou de peine.

FPO : Comment l'art véhicule-t-il ou saisit-il de manière unique l'expérience de guerre?
LB : Je me suis concentrée sur l'effet que produit l'art selon moi. Mais j'ai ignoré le spectateur, qui constitue une partie importante de l'équation. Bien que les œuvres d'art militaire civiques et privées partagent un objectif que l'artiste leur aura attribué, le public n'y prête pas forcément attention. Elles génèrent leur propre sens, unique pour chaque personne qui les regarde.

FPO : La Première Guerre mondiale a-t-elle été le premier conflit à générer une culture visuelle aussi vaste et dynamique?
LB : Il y a toujours eu des peintres de guerre. La différence avec la Première Guerre mondiale résidait dans sa taille et sa portée. Nous sommes en mesure de parler de l'art militaire canadien ou ontarien, mais chaque nation impliquée dans la Première Guerre mondiale avait un programme d'art visuel d'une forme ou d'une autre, ou des visualistes engagés dans la création d'œuvres d'art. Je pense que la présence considérable de l'art est propre à la Première Guerre mondiale parce qu'il s'agissait d'un conflit mondial et industrialisé d'une telle ampleur, ayant impliqué des millions de gens.

FPO : Les perceptions et les représentations de la Première Guerre mondiale ont-elles changé au cours du siècle passé?
LB : Les gens peignent toujours des scènes de la Première Guerre mondiale. Au fil du temps, cependant, différentes formes de savoir entrent en ligne de compte, différents contextes sociaux et différentes cultures. Et cela affecte le prisme au travers duquel nous observons le passé, de même que l'art qui en résulte.

Par exemple, l'une des choses qui surprend les gens en ce qui concerne l'art canadien de la Première Guerre mondiale est le faible nombre de toiles renfermant des coquelicots, compte tenu du fait que le coquelicot est à présent très étroitement associé à cette guerre. En outre, de nombreuses personnes ne connaissent la guerre qu'au travers de la photographie, qui est majoritairement en noir et blanc. Par conséquent, lorsqu'elles pensent à la Première Guerre mondiale, c'est en noir, blanc et gris. En revanche, le Musée canadien de la guerre possède des croquis issus de la collection d'art militaire de Lord Beaverbrook qui sont vivement colorés, avec des cieux bleu vif et des nuages blancs et veloutés. Ils témoignent d'une imagerie de la guerre bien plus complexe.

Il faut considérer l'art de cette période dans son ensemble pour comprendre vraiment les réalités quotidiennes de l'époque. Au fil du temps, l'attention s'est portée sur certains aspects plus que sur d'autres, ce qui n'est pas surprenant. Par exemple, il y a 100 ans, l'intérêt de trouver des œuvres représentant des femmes était probablement limité, dans la mesure où la Première Guerre mondiale était principalement considérée comme une affaire d'hommes. Aujourd'hui, cependant, davantage d'efforts seraient déployés pour veiller à ce que les œuvres ou photographies de cette époque pallient cette marginalisation.

En outre, l'une des notions que l'on évoque lorsqu'on parle d'art militaire est celle du souvenir et de l'oubli. Prenons le cas d'un événement documenté il y a un siècle : c'est le degré de précision avec lequel ses différentes facettes sont mises en relief qui nuance notre compréhension de ce conflit à différentes époques. Ce qui importe dans une décennie n'est pas forcément important dans une autre. Mais en fin de compte, ce qui a été créé il y a 100 ans sous forme d'art importe aujourd'hui parce que c'est en prise directe avec l'époque, cela l'illustre et cela vous permet de comprendre différents points de vue sur la même guerre.

Voilà ce que cet art nous aide à faire. Il nous aide à observer un moment dans le temps, il y a 100 ans, pour mieux le comprendre et nous permettre d'y réfléchir 100 ans plus tard.

Pour lire cette entrevue au complet et pour voir d'autres exemples d'œuvres d'art fascinantes de cette guerre, rendez-vous sur www.heritagetrust.on.ca/qp. Pour de plus amples renseignements sur le Musée canadien de la guerre, rendez-vous sur www.warmuseum.ca.

Alors que l'été s'estompe...

Par Sam Wesley

« La guerre est déclarée! » Scène ayant eu lieu devant les bureaux du Toronto Star à minuit, le 4 août 1914. Photo : Archives de l'Université Queen's, fonds A.A. Chesterfield.

L'Europe déborde d'énergie lorsque le printemps de 1914 cède la place à l'un des étés les plus beaux et les plus chauds de mémoire d'homme. Cependant, cette énergie est en majeure partie alimentée par la tension.

Les coutumes et modes de vie anciens se heurtent à l'ère moderne. La mondialisation a rapidement gagné de plus en plus de terrain au cours des décennies passées; les structures de gouvernance existantes sont mal équipées et peinent à tenir le rythme. Les nouvelles structures sociales et politiques sont en cours d'établissement et les identités nationales en cours de redéfinition. Certains envisagent un futur différent alors que d'autres restent fermement attachés aux modèles traditionnels qui ont permis d'instaurer une certaine stabilité et d'orienter l'Europe pendant près d'un siècle de paix relative. Tandis que les pays et empires européens s'efforcent de s'adapter, de contenir et d'atténuer ces forces, les tensions montent entre eux et en leur sein.

L'Autriche-Hongrie, notamment, lutte pour maintenir l'unité de son empire. Une succession complexe de confrontations et de machinations diplomatiques est déclenchée le 28 juin, lorsque l'héritier du trône, l'archiduc François-Ferdinand, et son épouse sont assassinés à Sarajevo par un jeune nationaliste serbo-bosniaque. Ces événements, par ricochet, impliquent un enchevêtrement nouvellement formé d'alliances qui voit ce qu'on appelle la Triple Entente (France, Russie et Grande-Bretagne) opposée aux puissances centrales (Allemagne et Autriche-Hongrie).

L'assassinat fournit à l'Autriche-Hongrie le prétexte qu'il lui fallait pour étouffer la menaçante révolte slave qui gronde au sud de l'empire; ce dernier sollicite l'aide de l'Allemagne pour riposter contre les Serbes, qu'il soupçonne d'être à l'origine de la mort de l'archiduc. L'Allemagne est disposée à accorder le soutien désiré, en partie par crainte que si l'Empire austro-hongrois venait à s'effondrer, elle serait cernée par les puissances de la Triple Entente.

En Ontario, les journaux et leurs lecteurs suivent avec intérêt les événements qui surviennent sur le continent européen. Cependant, c'est la menace de guerre civile en Irlande qui domine le débat public et semble être l'affaire la plus pressante en juin et juillet 1914. Toutefois, le sujet sera vite éclipsé par les événements se déroulant sur le continent.

Dès la fin du mois de juillet, les choses ont pris un tour dangereux en Europe. Après l'échec de la Serbie à se plier à un impossible ultimatum, l'Autriche déclare la guerre le 26 juillet. L'Allemagne et la Russie sont entraînées dans le conflit et rapidement, en raison d'efforts diplomatiques bâclés, d'un manque de dialogue, de soupçons, de peur, d'orgueil

et de jalousie, la France et la Grande-Bretagne sont également impliquées. En l'espace de quelques jours, les principales puissances européennes se préparent à faire la guerre.

Dans toute l'Europe, les foules se massent dans les rues et les places, entonnant des chants patriotiques, écoutant des discours et partageant des nouvelles. Dans la plupart des nations concernées, des nationalistes radicaux exacerbent la rhétorique et le ressentiment, exerçant une pression supplémentaire sur les dirigeants politiques pour qu'ils se montrent déterminés et combatifs. Nombreux sont ceux qui, adhérant aux théories fumeuses du darwinisme social, pensent que la guerre va anéantir les nations et les maillons les plus faibles de l'Europe et ainsi s'avérer régénératrice. L'opinion publique devient un facteur de plus en plus important dans une Europe en pleine démocratisation. Mais en l'occurrence, cela contribue en fait à faire pencher la balance en faveur de la guerre.

Les mobilisations qui ont lieu durant les premiers jours du mois d'août sont difficiles à annuler et limitent sérieusement le laps de temps dont disposent les décisionnaires pour trouver des solutions de rechange tandis que la crise s'intensifie. Toutefois, comme les historiens l'ont récemment souligné, la guerre n'était pas inévitable; toutes les nations impliquées ont eu des occasions de désamorcer la situation.

Le 2 août, après avoir exigé l'interruption de la mobilisation en Russie, l'Allemagne lui déclare la guerre, puis, le lendemain, à son alliée la France. L'Allemagne envahit ensuite la Belgique, contraignant la Grande-Bretagne à entrer en guerre le 4 août à minuit. La déclaration de guerre de cette dernière signifie que ses colonies, y compris le Canada, sont également en guerre.

Au début, l'Ontario et le Canada tout entiers sont balayés par un sentiment d'excitation à l'idée de servir la mère patrie et de prendre part à ce conflit mondial. Les foules se réunissent dans les villes et villages de tout l'Ontario, entonnant le « Dieu protège la Reine » et « Rule Britannia ». Certains prononcent des serments patriotiques, et condamnent ou calomnient les ennemis qui sont des barbares dégénérés qui menacent la liberté, la stabilité et, paradoxalement, la paix. D'autres estiment simplement qu'il en va de leur devoir de défendre le pays et l'empire auxquels ils appartiennent.

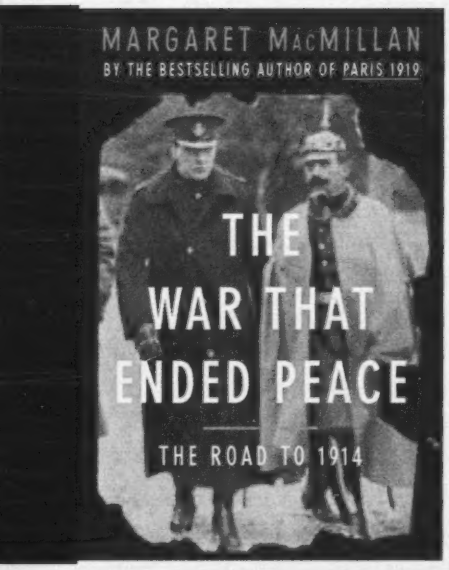
De semblables assemblées se tiennent à Paris, Saint-Pétersbourg, Vienne, Berlin et Munich, où le jeune Adolf Hitler tombe à genoux et remercie le ciel qu'il lui soit permis de vivre à une telle époque. La naïveté, le chauvinisme et le nativisme affichés durant cette période peuvent paraître difficiles à comprendre en sachant que dans les années qui vont suivre, des millions de personnes vont perdre la vie et un nombre incalculable d'autres vies seront dévastées tandis que se déroulera le plus grand massacre que le monde ait jamais connu.

Au cours des jours qui suivent la déclaration de guerre, les quartiers généraux de la milice sont pris d'assaut partout en Ontario par des milliers de jeunes hommes réclamant à cor et à cri d'être enrôlés. En fait, nombre d'entre eux doivent être renvoyés. Cependant, ceux qui parviennent à s'engager sont formés dans les manèges militaires locaux avant d'être envoyés à Valcartier, au Québec, où se regroupe et s'entraîne le premier contingent du Corps expéditionnaire canadien, avant d'embarquer pour l'Angleterre le 1er octobre. Après des mois d'instruction dans la boue de Salisbury pendant l'un des hivers les plus pluvieux depuis des décennies, les troupes canadiennes prennent avec empressement le chemin de la France. Sans trop savoir ce qui les attend.

Sam Wesley est coordonnateur de sites au centre d'interprétation du Parlement, qui appartient à la Fiducie et se trouve à Toronto.

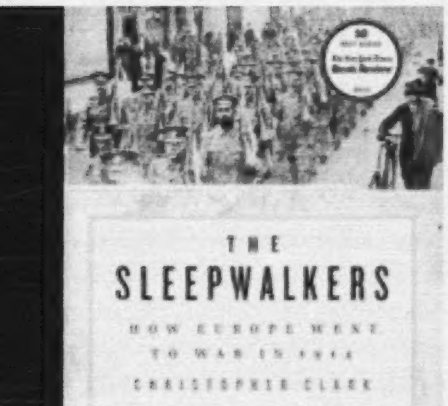
Bureau de recrutement de l'armée, 5 août 1914, Toronto. Source : Toronto Star.

Ressources



The War That Ended Peace: The Road to 1914, de Margaret MacMillan, Allen Lane Canada (une filiale de Penguin Canada Books Inc.), 2013.

En novembre 1915, Winston Churchill, alors premier lord de l'Amirauté de Grande-Bretagne, fait la remarque suivante : « Au début de cette guerre, la mégalomanie était la seule forme de santé mentale » (traduction libre). Le commentaire de Churchill fait en grande partie référence à la chaotique toile de fond d'événements, d'acteurs et de décisions qui s'est produite avant la marche tragique de l'Europe vers la Grande Guerre. Dans son dernier ouvrage, l'historienne Margaret MacMillan affirme que la guerre était tout sauf inévitable. Elle propose un récit minutieux décrivant les interactions complexes entre empereurs, diplomates et officiers militaires européens tandis qu'ils s'ingénient à se monter plus habiles que les autres par soif de prestige et de pouvoir, au cours des mois et des années qui mènent à la guerre. Margaret MacMillan entame son livre par une description de l'Europe de 1900, avant de projeter le lecteur dans le futur pour mettre l'accent sur l'importance des personnes qui ont pris les décisions, majeures ou mineures qui, combinées, ont fait basculer l'Europe dans le précipice de la guerre.



The Sleepwalkers: How Europe Went to War in 1914 (Les somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre), de Christopher Clark, Harper Collins Canada, 2013.

Le matin du 28 juin 1914, lorsque l'archiduc François-Ferdinand et son épouse Sophie Chotek arrivent à la gare ferroviaire de Sarajevo, l'Europe est en paix. Trente-sept jours plus tard, elle est en guerre. Le conflit qui s'ensuit tuera plus de 15 millions de personnes, anéantira trois empires et altèrera irrémédiablement l'histoire mondiale.

L'ouvrage *Les Somnambules* révèle de manière saisissante et détaillée comment s'est déroulée la crise qui a conduit à la Première Guerre mondiale. Tirant parti de sources nouvelles, l'ouvrage retrace les chemins ayant mené à la guerre dans un récit minute par minute et débordant d'action qui nous transporte dans les centres décisionnels clés que sont Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg, Paris, Londres et Belgrade. L'éminent historien Christopher Clark se penche sur les décennies d'histoire qui ont façonné les événements de 1914 et expose en détail les incompréhensions mutuelles et les signaux envoyés par inadvertance qui, en quelques courtes semaines, ont précipité la crise.

Comment les Balkans, une région périphérique éloignée des centres de pouvoir et de richesse, se sont-ils retrouvés au cœur d'un drame d'une telle ampleur? Comment les nations européennes se sont-elles regroupées en alliances opposées et comment sont-elles malgré tout parvenues à mener une politique étrangère? Christopher Clark met en lumière une Europe aux prises à des problèmes chroniques, un monde fracturé, pétri d'instabilité et de militantisme, se trouvant fatidiquement sous le joug d'un ensemble de dirigeants politiques ostensiblement inefficaces. Crise après crise, ces chefs s'enorgueillissant de leur modernité et de leur rationalisme multiplient les faux pas et finissent par se convaincre que la guerre est la seule solution.

Méticuleusement documenté et rédigé de main de maître, *Les Somnambules* est un magistral compte rendu de l'un des drames les plus captivants de l'histoire contemporaine.

Au musée ...

Musée des beaux-arts de l'Ontario, Toronto (www.ago.net)
« The Great Upheaval: Masterpieces from the Guggenheim Collection, 1910-1918 » (Le grand bouleversement : chefs d'œuvres de la collection Guggenheim, 1910-1918), jusqu'au 2 mars 2014. La frénésie artistique qui a balayé l'Europe pendant la Première Guerre mondiale et les années qui l'ont précédée renaît à travers les toiles d'artistes tels que Constantin Brancusi, Marc Chagall, Marcel Duchamp, Vasily Kandinsky, Fernand Léger, Henri Matisse, Amedeo Modigliani, Piet Mondrian et Pablo Picasso.

Ressources Web ...

Musée canadien de la guerre, Ottawa
(www.warmuseum.ca/cwm/exhibitions/guerre/home-f.aspx)
Outre la galerie dédiée à la Première Guerre mondiale dans notre musée national, le site Web de ce dernier héberge une exposition virtuelle intitulée « Le Canada et la Première Guerre mondiale ». Différentes sections sont consacrées à une introduction à la Première Guerre mondiale, à l'histoire de la Première Guerre mondiale, à des objets et des photos de la Première Guerre mondiale et à une sélection de ressources pour les enseignants. On y trouve également des expositions supplémentaires associées à l'héritage et au souvenir. Le musée possède aussi approximativement 300 œuvres d'art militaire qui sont exposées en permanence dans ses galeries. Certaines de ces œuvres peuvent être admirées à la faveur d'une autre exposition virtuelle baptisée « Art officiel militaire de la Première Guerre mondiale » (voir www.warmuseum.ca/cwm/exhibitions/guerre/official-art-f.aspx), comprenant des toiles, des croquis, des esquisses et des portraits illustrant la guerre réalisés par des peintres de guerre canadiens.

Le saviez-vous? La pointe nord du musée est percée de fenêtres disposées selon le code Morse pour épeler « N'oublions jamais » dans les deux langues officielles.

Bibliothèque et Archives Canada (BAC), Ottawa
(www.collectionscanada.gc.ca/base-de-donnees/cec/index-f.html)
Les collections numériques de Bibliothèque et Archives Canada comprennent une base de données répertoriant les soldats ayant combattu durant la Première Guerre mondiale. Il s'agit d'un index à partir duquel il est possible de consulter les dossiers de service des plus de 600 000 hommes et femmes qui se sont enrôlés dans le Corps expéditionnaire canadien (CEC) pendant la Première Guerre mondiale.

Par ailleurs, BAC a également compilé les bases de données, registres et documents suivants (voir http://www.collectionscanada.gc.ca/militaires-paix/index-f.html) :

- Registres de circonstances du décès, Première Guerre mondiale – descriptions détaillées de la cause du décès; date et lieu du décès, et renseignements sur l'inhumation, le cas échéant
- Registres de sépultures de guerre du Commonwealth, Première Guerre mondiale – date et lieu du décès, renseignements sur le plus proche parent, et lieu d'inhumation avec numéro de lot ou de tombe, le cas échéant
- Cours martiales de la Première Guerre mondiale – les cours martiales sont des organismes juridiques constitués pour déterminer la culpabilité ou l'innocence des accusés; les peines applicables aux infractions d'ordre militaire vont des amendes assorties d'un emprisonnement à l'exécution
- Médailles, honneurs et récompenses – registres de médailles, cartes de citation et documents pour diverses récompenses militaires; ces documents indiquent la médaille, l'honneur ou la récompense à laquelle une personne avait droit; ces documents sont disponibles pour les personnes ayant effectué leur service au cours du XIX^{e} siècle et ultérieurement
- Journaux de guerre de la Première Guerre mondiale – il ne s'agit pas de journaux personnels mais de sources historiques qui documentent la gestion, les opérations et les activités des unités tout au long de la Première Guerre mondiale

Le Projet Mémoire. Anciens Combattants Canada et Historica Canada (www.leprojetmemoire.com/histoires/guerre14-18/) – Témoignages de service et de sacrifice
Récits d'anciens combattants de la Première Guerre mondiale accompagnés de photographies, de documents éphémères et d'enregistrements d'entrevues personnelles accordées par des membres de la famille, des descendants ou des amis des anciens combattants. Des transcriptions du contenu audio sont également disponibles.

Anciens Combattants Canada
(www.veterans.gc.ca/fra/collections/monumentvirtuel/details/75100)
Ce site Web permet aux membres du public de soumettre des photographies d'anciens combattants canadiens. Les images et noms sont alors intégrés à un mémorial virtuel de guerre (le Mémorial virtuel de guerre du Canada).

DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Fiducie du patrimoine ontarien

Photo : Place Fulford, Brockville

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

Pour en savoir plus, consultez le site
www.heritagetrust.on.ca/musees
ou scannez le code suivant :

Site historique de la Case de l'oncle Tom

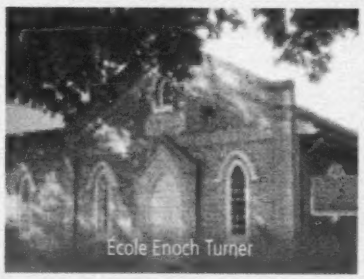
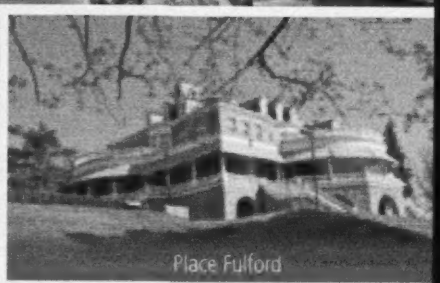

École Enoch Turner

Photo : David Lee
Centre d'interprétation du Parlement


Place Fulford

PORTES OUVERTES ONTARIO 2014

Commémoration de la Première Guerre mondiale :
L'Ontario en transition

Venez célébrer le patrimoine culturel et architectural des collectivités ontariennes. Des événements gratuits seront organisés dans toute la province entre les mois de mai et d'octobre 2014.
Composez le 1 800 ONTARIO pour obtenir gratuitement une brochure.
Portes ouvertes Ontario est un programme de la Fiducie du patrimoine ontarien.

FIDUCIE DU PATRIMOINE ONTARIEN
DONNER VIE À NOTRE HISTOIRE

doorsopenontario.on.ca